Marcel Dagan

Psyché au cinéma

Éditions Yves Angelato

Éditeur : Yves Angelato

Ecrit et publié à Rochefort-Sur-Mer (Charente-Maritime) dans le mois de mars 2022

Photo de couverture : Photo de Marcel Dagan (1960, Paris, 14e)

Photo de couverture : Photo de Marcel Dagan (1960, Paris, 14e)

La Jeunesse d'Isabelle

A Jean Sauneron

DEPUIS, quand on a Chaussée, on a vu des Hôtels-de-Ville, des Théâtres, des Jardins Publics Européens, des Cathédrales, des Ponts, des Fontaines, des Palais, des Musées, des Bibliothèques, des Universités, des Ministères, des Ambassades, des Consulats, des Banques, des Sociétés Commerciales, des Usines, des Hôpitaux, des Cliniques, des Maisons de Santé, des Maisons de Retraite, des Maisons de Jeunes, des Maisons de Jeunes mixtes? Et vous avez, en outre, vu des Maisons de Jeunes Filles, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes Mixtes, des Maisons de Jeunes Filles Mixtes

ces lieux qui ont pu en être l'occasion, mais aussi ceux qui ont pu en être le cadre, ceux qui ont pu en être le sujet.

Comme Jacques Derrida, les collaborateurs de cet ouvrage ne pensent pas, bien sûr, seulement à Paris, mais à tout ce qui peut y ressembler.

Comme Jacques Derrida, les collaborateurs de cet ouvrage ne pensent, bien sûr, seulement à Paris, mais à tout ce qui peut y ressembler.

Ceux qui ont pu en être l'occasion, mais aussi ceux qui ont pu en être le cadre, ceux qui ont pu en être le sujet.

Ceux qui ont pu en être le cadre, ceux qui ont pu en être le sujet.

Ceux qui ont pu en être le sujet.

Ceux qui ont pu en être le sujet,

devant mes yeux couverts de pleurs, sois inaisissable comme ton existence et ces petites chimères d'un qui s'approprient un instant, le soir, sur tes poignets veinés de bleu, et s'en allaient se perdre à travers les gouffres de la nuit. Ainsi, tu es toujours le sphinx immobile, à la poitrine défoncée, ne livrant qu'à demi son secret. Le compte tes rides et, pour l'aimer sans mesure d'être morte de la souffrance, je l'analyse et recompose le poème de tes joues.

Tu murmures, tu veux parler ? Non, sois silencieuse. Que sert à les livres fondus d'exprimer un reproche contre le destin ? Si le temps a battu en ton âme, semblable à une machine nerveuse qui ne s'arrête pas, il a attesté son expression suprême, car il a été dévorant. N'aperçois-tu pas, autour de toi, des formes qui n'ont pas su vivre et qui sont la honte du royaume des morts ? Que tu es belle ainsi, consumer par toi-même, fixée dans la mort, et souveraine sous tes sensibilités innombrables !

Je ne te prête pas une âme de fantaisie, crête par la fièvre et les regrets. À revivre dans mon esprit et la chaleur passionnée de mon âme, tu n'empruntes pas une vertu de mélancolie, des airs de femme sublime et résignée ; tel qu'il est, ton masque s'approche de vois ces yeux tristes ainsi que des eaux pâles ; je vois cette bouche qui disait le dégoût et l'amour ; je ressens l'angoissante vérité de ton être, et ce geste de malédiction, venu de tes mains, je l'accueille et l'orne de baisers.

Je suis sourd à tes désirs germés dans un autre monde. Ale la grandeur du silence au milieu de la floraison de tes martyres !

Pardonne à mon égotisme, qui te veut déchirée toute par la roue de la destinée et défaignant de te plaindre.

Mais tu ne veux rien entendre, et tu évolues au milieu de tes grâces, reconquérant en une minute, tous les caractères d'autrefois ; et ces charmes, sortilèges, et comme l'ombre de se tissu corporel, trésor inouïsb qui se complisaid de nos ardeurs confondues. Ah ! Ah ! tourbillonnes en moi ; tu te maries à ma chair, insatiafiée des voluptés que tu goûtais jadis, et vers lesquelles, humaine au-delà des humaines, tu redescends. Ah ! Ah ! je vis, mais de ce que tu me fais gémir sous ta caresse désordonnée. Je suis ivre de bonheur et de regret ! Quelle victoire est-ce donc que ta tienne, de me soumettre ainsi à ton empire et à ta déraison, ô Vénus défunte, et qui n'est plus vivante que toutes celles qui pervertissent la nuit ou aspirent le jour véritable !

Je maudissais les hommes et moi-même : ta vision fit la douceur qui sauve. Mon cœur stérile vient de renaître et de vibrer en s'élançant vers toi. Je te salue, libératrice de la sécheresse ! De vaines pensées et des soucis vulgaires se dépressent de moi, tombent comme des liens brisés. La tunique du sarcasme et de l'orgueil tacturne glisse de mes épaules. Je me dresse dans la nudité de mon âme première et je lance des hymnes à la gloire de la nuit, des forces et des douleurs humaines.

Ma vérité est revenue dancer devant moi, et m'a rendu l'illusion, seul ressort vital qui nous ressuscite à la vraie vie et à l'espoir. Hier, je croyais sentir dans les fibres les plus intimes de l'être, que la vérité était morte, qu'elle gisait sous une terre sans figure, identique à la cendre de l'oubli, que l'on ne la reverrait de jamais, si ce n'est en rêve et gâtée par l'horreur et le crime de la nature. Et je disais, m'abandonnant au désespoir : « C'est vrai, ma vérité, que tes yeux ne me regardement plus en me courbant d'amour ou de chagrin ; c'est vrai que je ne te sentirai plus que dans le vent qui passe ; c'est vrai que tes mains sont glacées, et ton front, déjà détruit, un peu de cette poussière commune où s'abolissent les mémoires et les pensées ; c'est vrai ! Tout cela n'est pas un vain mensonge qui va s'effacer ! »

Et je clamais : « Lumière cruelle ! » Mais, ma vérité est revenue exécuter une pavane devant mon imagination et mon âme, refuges de vie intense. Et qu'est-ce qui existe, d'ailleurs, sur les chemins de l'expérience, si ce n'est l'illusion ?

L'homme crucifié dans son esprit et sa chair, ce corps à demi automate où la pensée se traînait, exsangue, privée de cette sève qui monte des racines, vivifie le sourire, les mains, l'ensemble des actes humains, fut donc un rêve mauvais qui se dissipe. Admons que de la mort sorte l'éblouissement des résurrections ! Désormais, je ne blasphémerai plus devant la réalité, je verrai en elle non une ennemie, mais une faiseuse de beau, celle qui suscite le divin ! On l'accable de mépris souvent, on voudrait lui faire porter tout le poids de nos petites misères, on la maudit tout court d'être ce qu'elle est. Nous devrions la bénir : elle nous révèle à nous-même, elle nous apprend ce que nous sommes et ce que nous ne serons jamais. Que je serais injuste de ne pas la chanter, de ne pas reconnaître en elle la génératrice des plus solides pensées et des mouvements les plus certains de notre être affectif. Abaissons à ses pieds le caprice de nos fantaisies ; bénissons là, en signe d'hommage, cette fête du cynisme et du doute, traversée de gaîté folle, exagérée, et qui nous vaudra à la banalité. Encore une fois, loaons-la pour cette vertu qui peut surgir de ce qu'elle a de méprisable,...

Il a suffi à la syphilide de retomber dans l'imagination, et le cher vieil homme que j'ai tant aimé ressuscita. Être que j'avais cosisé les deux mains sur ces restes imaginaires ! Non, il n'était pas couché à jamais, frappé de néant. Je l'ai senti se glisser en moi, il habitait à nouveau mon cœur, ma tête, mes sens. J'a réentendu sa voix qui passait sur ma langue et l'a parlé, gémi, crié avec lui. Il n'est pas jusqu'aux larmes versées qui n'étaient parentes de celles de jadis, quand il me conduisait au bout du sentier et que, la dépouillé, nu, sanglant, il m'arrachait des plaintes sous ses lanières. Il a revécu en moi, et j'ai vécu en lui. Cher être de mon être, si prodigieusement capable de donner la souffrance et de la donner à ce point qu'elle se change en une sorte de bonheur ! Je ne cherche pas en ce moment si tu es vilain, condamnable ; je te subis avec amour. Est-ce toi qu'il faut célébrer, ou le rêve qui t'a fait sortir de la tombe ?

...Petite reine des Ombres, élue entre toutes à la garde de mon moi, je te bénis de me ressaisir en me dominant. Aujourd'hui, tu renouvelles, à mes yeux, l'Univers ; il prend un autre sens de se charger d'une poésie que j'ignorais. Je ne suis plus un mutilé banal, errant, sans gloire, dans le cimetière de mes souvenirs : chacune de mes blessures adopte une signification et me crée un ordre, plus que cela, des harmonies geniusantes quand je me courbe sur elles. Et, revenu de ces visites intimes, narguant le sort, je suis quelqu'un qui chante sous la rafale dévastatrice du temps ! Le cantique de la beauté universelle s'élève sur mes lèvres, et cette musique s'accorde avec les thèmes douloureux de mon âme, lacérée par les rythmes. Felicité double et qui commande à la vibration des sentiments amoureux ! Je voudrais qu'un cri d'amour fût digne de ta splendeur, glorieuse malgré les pleurs qui veulent souiller le miroir de tes yeux. Mais les mots, helas ! peuvent-ils enfermer l'adoration du cœur ? Pour te garder encore, je me précipite sur tes pas, j'étends les mains vers ton corps fuyant et dépouillé, et veux m'enivrer à boire le sang imaginaire qui y est resté. Attarde-toi ! Ne meurs pas à nouveau, ou bien prends mon front dans tes mains, et regardons-nous comme si nous allions mourir ensemble !

Sur les coulées de l'heure, sois, du moins, une gloire de la mort en persistant dans cette humanité que j'ai refaite ! Et que ton sourire rêève mes volontés défaillantes, un cœur esclave de l'attente et du regret.

Petites plaintes sur le passé revenu

À Psyché, irraisonnable.

Il y a des mots qu'on voudrait avoir dits et qui ne seront jamais prononcés.

Il y a des larmes de bonheur dont on ne boira pas l'enivrante ambroisie.

Il y a des inconnus qui ne seront pas pénétrés, et des flammes entières qui ne consumeront pas notre être.

Dans le possible, dorment des cris d'amour qui ne seront pas entendus de toi, pauvre Psyché !

Il y eut des soirs où tu criais ta passion et tes angoisses devant un cœur implacable.

Il y a des plaintes que tu as jetées sur le chemin, plaintes comme jamais personne n'en pouvra entendre et qui auraient rejoui des cœurs féroces.

Et tu les as laissées, celles-ci, au murmure de la nuit, tu ne les as pas reprises : grêles épanpillées qui ne connaîtront pas le lieu qui enserre, le mot qui scelle, le mot semblable à un fermoir, le mot qui enchâsse et survit. Elles sont toutes perdues, dans la nuit ; toutes, celles-là !

Il y a des mains connues de toi, Psyché, qui se sont étreintes, solitaires, dans un délire si beau que tu croyais les sentir devenir mortes d'avoir tant frémi pour l'espoir.

Il y a un être, Psyché, – (je traduis tes plaintes et tu m'agaces assez, éternelle plaigneuse, qui me force à l'impudeur), qui, replié sur lui-même, se purifiait au feu de ses artères.

Il y a l'impossible, qui serait devenu une réalité matérielle et divine, si la marche du destin voulait s'interrompre pour le délire des fronts, des levres et des corps.

Il y a toi, enfin, ô Psyché malade qui ne chanteras plus ou si mal et qui, à la hâte, veux tellement mourir.

Adieu Psyché

Adieu, Psyché !

Je romps avec toi : tu me deviens presque une étrangère, et, à coup sûr, une morte vivante ; tu seras comme si tu n'existais plus. Je te ferai désormais la vie dure, et rares les heures où j'écouterai tes reproches, les désirs du moment et les retours vers le passé.

Je naia à une autre forme de vivre. Déjà, je t'exais infligé une humiliation profonde en te condamnant au cinéma. J'aurais pu te laisser dans la solitude où tu savais trop bien te parer et jouir de tes ruses et de tes désespoirs. Mais, j'ai choisi de te conduire à des lieux infâmes où se précipite la cohue des profanes. Je t'ai détruite en te révélant !

Adieu, Psyché !

J'ai ramassé en faisceau, avec quelques instruments de ton supplice, des roses fanées, des sensations refroidies, toute une moisson de désirs crucifiés, de vœux inassouvis. Emporte-les.

Dans un moment, ô Psyché, le propriétaire du cinéma viendra annoncer que tu es morte. Bois ce breuvage amer que ma cruauté a su distiller : c'est ta cigue ! Et sache mourir en écoutant gémir une dernière fois tes blessures.

Meurs, ô Psyché, parce que tu fus juste et que tu as chéri ta vérité. Je garderai le souvenir de tes yeux glauques où semblait s'être arrêtée une mer.

Je ricanerai éternellement de la fièvre qui montait de tes veines, et de ces biens qui, en tot, se changeaient en angoisses.

Mais avant qu'il ne subsiste de ta vertu qu'un souvenir indécis, je te presse en ma poitrine dilatée, chère pauvresse éblouie, si morte d'avoir vécue, et pourtant encore frémissante d'être rivée à la toute commune du sacrifice et de la mort.

Adieu, ma tragique Psyché !

Psyché au cinéma,
poèmes en prose de Marcel Dugas (1883-1947),
est paru chez Paradis-Vincent éditeurs,
à Montréal, en 1916.

ISBN : 978-2-89668-898-2
© Vertiges éditeur, 2019
— 0899 —